

La classe moyenne rêve d'huîtres et de sushis

“Un jour, je serai riche et j’achèterai une villa pour ma mère. Son jardin sera aussi grand qu’un terrain de golf... avec un lac si profond qu’elle pensera que c’est l’océan.”

Bareng se prend à rêver. Cet après-midi, elle a proposé à ses amis d’université et à ses cousines d’aller manger des huîtres et des sushis en terrasse. Sur l’invitation relayée sur Facebook, Bareng avait écrit : “Pourquoi des huîtres? Because we can (parce qu’on le peut)”, rappelant le slogan de campagne du président noir Barack Obama. Un coquillage rugueux au goût de la mer, comme preuve d’ascension sociale.

Le soleil du printemps éclaire les larges verres de vin blanc posés sur la nappe immaculée. Ses trois amis, d’origine zimbabwéenne, ont garé leur BMW sur le parking. Sa cousine Kiwi, agent de vente dans une compagnie de bâtiments publics arrive enfin, dans sa petite Mini. Ses ongles d’un rose éclatant.

“Avec des amis pareils, il est temps que je change de voiture! C’est un peu la honte...”, s’amuse Bareng. Elle a acheté sa petite voiture de marque Kia il y a deux ans à crédit. Après six ans à l’université du Cap, l’une des meilleures du pays, elle est revenue dans le Johannesburg de son enfance. Elle travaille désormais comme assistante de direction dans une grande compagnie d’investissements. Hier, elle a failli être renvoyée car son “boss” n’avait pas “ses” fruits pour son petit-déjeuner en arrivant au bureau. *“Un jour, j’aurais ma propre compagnie et je serai riche. Mais, promis, pas aussi insupportable!”*

Les serveurs apportent enfin les deux grand plats d’huîtres et quelques assiettes de sushis. De la nourriture de “Blancs”, paraît-il. Mais les filles en raffolent. Matsika, lui, a commandé un steak “bien saignant” : *“Les sushis, c’est pour les filles ou pour les gays. Moi je touche pas à ça”,* dit-il en regardant son voisin avec un sourire complice. Avocat, Matsika vit dans le quartier très riche de Joburg, *“là où les gens ont l’air d’être en plastique, et où tu ne peux pas conduire une voiture sale,* conclut-il en découpant sa viande, *mais ma femme adore.”* *“Mais arrête, toi aussi t’adores ça!”* se moque Bareng. Elle aussi “adorerait”, sans aucun doute.

Mais un coup de téléphone la ramène aussitôt à la réalité. Sa famille a besoin d’elle. Une cousine doit aller à l’aéroport, mais elle n’a pas assez d’argent pour payer le taxi. C’est Bareng qui s’y colle. *“Bon ben profitez des huîtres pour moi... avec les bouchons sur l’autoroute, j’en ai au moins pour deux heures...”* Elle abandonne aussitôt son verre de vin blanc à peine entamé et disparaît.

Avec un salaire de 15 000 rands par mois (1 500 euros), “B”, comme l’appellent ses amis, gagne plutôt bien sa vie. Mais les fins de mois sont difficiles, et elle reconnaît

n'avoir jamais mis d'argent de côté depuis qu'elle a commencé à travailler. Cela fait six ans. Elle a hébergé son frère, a payé le permis de son cousin, ses études, la nourriture de sa grand-mère, elle partage ses revenus avec sa mère, elle aide les copines qui galèrent et qui l'avaient aidée quand elle n'avait pas grand-chose. Bareng est redevable. Elle a eu la chance que d'autres n'ont pas eu : sa tante lui a payé sa scolarité dans une école privée pendant que les autres "Noirs" de sa génération étaient condamnés aux écoles publiques de l'apartheid. Il faut bien rendre ce que l'on a reçu.

En janvier pourtant, elle avait décidé de se faire plaisir, de penser à elle. C'était sa résolution pour 2011. Elle s'était achetée de longs cheveux indiens, à 3000 rands (300 euros) et avait fait les soldes "comme une folle". Une folie salvatrice. Fini d'aider les autres. D'ailleurs, à 34 ans, il est temps de fonder sa propre famille. Elle voudrait bien se marier, avoir des enfants, mais elle cherche encore "un homme avec de l'argent et sans problème" : "Et les hommes riches, ils n'aiment pas les filles éduquées comme moi, et surtout, ils ne sont pas fidèles. Ils pensent qu'ils peuvent t'acheter."

Sa résolution n'aura pas tenu très longtemps. Lorsqu'elle retourne dans la maison familiale de Soweto, le plus grand township de Joburg, elle sait qu'il faudra mettre la main à la poche. Alors, elle rentre peu. Il y a deux semaines, les voisins sont venus frapper à sa porte : l'oncle de "B" leur avait emprunté de l'argent il y a un an. La jeune femme a comblé les dettes. Elle ne voulait pas faire d'histoire dans le quartier où elle a grandi. Sa grand-mère l'a remercié. "Tu n'as pas oublié l'esprit d'Ubuntu (principe de partage et d'entraide, qui a guidé la communauté noire pendant la lutte contre l'apartheid)", lui a-t-elle dit, en la serrant dans ses bras. Parfois, le temps d'une après-midi, lorsqu'elle mange des huîtres et boit du vin blanc avec ses amis sur les terrasses ensoleillées des quartiers riches, Bareng voudrait oublier l'Ubuntu. Vivre pour elle. Et se prendre à rêver.

"Un jour, je serai riche et j'achèterai une villa pour ma mère. Son jardin sera aussi grand qu'un terrain de golf... avec un lac si profond qu'elle pensera que c'est l'océan."